



Villageois serbe dans un train. Kosovo, 2001.

Trains de fantômes

La symphonie transportante des bannis par Antonio Muñoz Molina.

ANTONIO MUÑOZ MOLINA

Séfarade

Traduit de l'espagnol par Philippe Bataillon.

Seuil, 476 pp., 22 €.

Un enfant prend le train pour la première fois, direction Madrid, avec son grand-père. C'est un train comme ils étaient autrefois, avec des compartiments. Il y a là un autre homme, ils parlent de la gare pendant la guerre. Le grand-père se souvient d'avoir été enfermé avec son bataillon dans un train qui devait partir pour le front de l'Ebre, finalement on les a fait descendre, d'autres soldats sont partis pour ne jamais revenir, sinon il ne serait pas là pour le raconter, et l'enfant se dit qu'alors lui-même ne serait pas né, comment mieux dire que les voyages convoquent ensemble les pensées de vie, de mort, et les aventures?

Les voyageurs se racontent des histoires de voyage, dit Antonio Muñoz Molina, ou ils en lisent, il a lu Chatwin à Buenos Aires dans le moment où Chatwin mourait à Londres. Mais lire, c'est déjà voyager, les livres nous transportent, ainsi *Séfarade*, écrit selon le rythme propre à l'auteur, par associations d'idées, circulaire, envoûtant, mais livre plus ambitieux encore que les précédents, car il ne s'agit pas d'un seul roman, il s'agit d'orchestrer le plus possible de romans réels et fictifs, avec des trajectoires qui se répondent, se croisent, reviennent, et disparaissent sur un point d'orgue.

Les trains qui sillonnent *Séfarade* provoquent des coups de foudre. Monsieur Isaac Salama, directeur d'une salle de spectacle et d'un grand magasin démodé à Tanger, qui dut à un passeport espagnol de pouvoir fuir la Hongrie antisémite qui avait envoyé sa mère et ses sœurs vers un camp de concentration, tombe amoureux sans lendemain dans le train de Casablanca. Les trains sont propices aux transports érotiques. D'autres trains foncent dans la nuit européenne, dans la mémoire de la guerre, et ce sont ceux de la déportation. Franz Kafka et Milena Jesenska ont leurs rendez-vous amoureux entre deux trains, à la frontière de l'Autriche et de la Tchécoslovaquie. Milena, vingt ans plus tard, meurt à Ravensbrück, où elle a raconté à Margarete Buber-Neumann les histoires de Joseph K. et du type métamorphosé à son réveil. Les Soviétiques avaient envoyé Margarete Buber-Neumann en Sibérie pendant trois ans, puis

ils la livrèrent aux Allemands.

«A Moscou, le soir du vingt-sept avril mille neuf cent trente-sept, Margarete Buber-Neumann a constaté qu'un des fonctionnaires du NKVD qui venaient arrêter son mari portait de petites lunettes rondes, sans monture, qui donnaient à son visage une allure très jeune et un certain air d'intellectuel démuné.» Quelle était l'allure de celui qui signifia à Evguénia Guinzbourg qu'elle était arrêtée, ne ressemblait-il pas à n'importe qui, à ceux qui torturaient Jean Améry, ou à ceux qui finirent par rattraper, pour le pendre, Willi Münzenberg, le manipulateur de l'intelligentsia occidentale? La femme de Münzenberg survécut longtemps à son mari. Elle était la sœur de Margarete Buber-Neumann: «Les faits réels dessinent des trames inattendues auxquelles la fiction ne peut pas se risquer.» La fiction se risque ailleurs, dans les interstices de la banalité, pour la pulvériser. Un cordonnier célibataire s'éprend d'une nonne. Un employé municipal rêve aux vies parallèles.

Beaucoup cherchent à s'échapper. Beaucoup sont arrachés, malgré eux, à leur sort. Attendre chaque matin l'arrivée de la police, attendre la frontière que cette fois on ne franchira pas, apprendre qu'on est indésirable: *Séfarade* est la symphonie des bannis. Qu'est-ce que ça fait d'être séparé brutalement de la vie normale, du bonheur conjugal? Et, soudain, de se découvrir malade? Muñoz Molina répond en romancier, ubiqueste, obsédé d'empathie. Il est l'homme rangé, l'exclu, le malade et le médecin. Il est le conteur, pour qui «le souvenir inconscient est la matière et le levain de l'imagination», et il laisse les personnages et les histoires surgir «sans préméditation». Il s'abandonne aussi bien à ses insomnies quand il rencontre dans un livre le destin de Münzenberg, de Milena, de Primo Levi. Il est le lecteur et l'écrivain. On n'atteindra jamais tout à fait le malheur ni le passé d'autrui, on ne rejoindra pas non plus ses propres souvenirs. On s'approche. On est un habitant de la planète. «Tant de voix et tant de vies, tant de mondes juxtaposés les uns aux autres dans l'espace étroit des rues, et tout cela devenu aussitôt habituel, même le plus bizarre et le plus sinistre, tout cela accumulé et enchevêtré et en même temps ne se mélangeant pas, chaque présence tournant sur l'orbite de son propre monde partiellement invisible aux habitants des autres, chacun portant en lui son roman.»

CLAIRE DEVARRIEUX